



 Temps de lecture estimé : 12 min(s)

 Écouter l'article :  Lire  Pause  Retour

## Sens la foudre sous ma peau, quand la parole libère le coeur

**Détak la lang pou démay lo ker, cette phrase d'Axel Gauvin revient dans la bouche de Léone Louis lorsque l'on parle de la pièce *Sens la foudre sous ma peau*, nouvelle production portée par la compagnie *Baba Sifon*. Une pièce qui sera jouée pour la première fois ce vendredi 21 novembre au théâtre Luc Donat du Tampon.**

La pièce se base sur un texte commandé à Catherine Verlaquet, autrice française, qui raconte l'histoire de Joséphine, une prof réunionnaise, loin de sa terre natale qui se retrouve confrontée, au contact de ses élèves, à un traumatisme enfoui. Tout au long de la pièce, elle va tenter de se reconstruire dans un jeu où la parole de ses élèves va se mêler à la sienne. Dans une interview croisée, Léone Louis, comédienne et fondatrice de la compagnie *Baba Sifon*, Manon Allouch, comédienne, Philippe Baronnet, metteur en scène et Estelle Gautier Mariani, scénographe, nous parlent de cette nouvelle création.

### Qu'est-ce qui vous a donné envie de créer un spectacle pour les adolescents ?

**L.L** — Dans la compagnie, on s'adresse à la jeunesse depuis nos débuts, de la maternelle aux lycéens. Les enfants d'aujourd'hui seront les adultes de demain, ceux qui peut-être changeront le monde. Donc leur raconter des histoires belles, fortes, inspirantes, c'est essentiel. Après le confinement, j'étais frappée par les chiffres sur la dépression des jeunes, leur mal-être, les taux de suicide... Je me suis dit : *il faut parler d'amour, de désir, de premières fois*, quelque chose de frais mais aussi de profond.

**M.A** — Moi, c'est un public qui m'intéresse énormément. J'ai déjà joué dans plusieurs pièces de Catherine Verlaquet, notamment *Braises*, et ce sont toujours des aventures incroyables. Je trouve indispensable de créer *pour* les adolescents, pas de leur proposer du « *tout public* » en espérant que ça leur parle. Ils sont souvent oubliés : beaucoup de spectacles pour enfants, puis un grand trou. J'aime me sentir utile dans mon métier, et c'est ce que je ressens quand je joue pour eux.

**P.B** — J'avais monté un spectacle sur le harcèlement scolaire en salle de classe, et Léone et Manon sont venues le voir. Elles m'ont parlé de la commande passée à Catherine. Au départ, je pensais que ce serait seulement une pièce en salle de classe. Et puis le projet a grandi, la production aussi, et on m'a dit : « *On va jouer dans des salles de théâtre, il va*

Je me suis dit : *il faut parler d'amour, de désir, de premières fois, quelque chose de frais mais aussi de profond.*

LÉONE LOUIS

### Comment s'est passée la collaboration avec l'autrice Catherine Verlaquet ?

**L.L** — On se croisait souvent en métropole, j'admire depuis longtemps son écriture : quelque chose de léger en apparence, puis tout à coup ça bascule, ça devient profond, coupant. Je lui ai proposé de venir à La Réunion, de rencontrer les jeunes, d'écouter leurs histoires. Elle a traversé l'île, marché au volcan, discuté avec tout le monde, fait des entretiens en tête-à-tête avec des lycéens. Son écriture est vraiment née de cette immersion.

**M.A** — On était très impliquées dans la circulation du texte. Catherine nous envoyait des versions, on faisait des retours, on testait en salle de classe. Elle connaît très bien les adolescents, elle sait les faire exister avec justesse, elle sait écrire des dialogues qu'ils reconnaissent tout de suite.

**P.B** — Elle a écrit sans se limiter, même si elle savait exactement que les deux comédiennes seraient Léone et Manon. Elle a imaginé des ados, des hommes, des femmes, des âges différents. À la mise en scène, cela demandait d'assumer très fort la magie du théâtre : ne pas *imiter* un ado, mais incarner une fonction, une énergie, une problématique.



Scénographie par Estelle Gautier Mariani. © Olivier Ceccaldi



Léone Louis, comédienne et fondatrice de la compagnie Baba Sifon. © Olivier Ceccaldi

### Que vous ont apporté les rencontres et ateliers avec les lycéens ?

**M.A** — On a testé des scènes dans plusieurs établissements, parfois directement dans des salles de classe. La proximité est folle : ils réagissent immédiatement. Ils disent : « *Mais ils parlent comme nous !* » ou « *C'est trop bien !* » L'écriture de Catherine est efficace au sens positif : elle parle d'eux, mais parfois en grossissant légèrement les traits pour qu'ils reconnaissent des figures, des amis, des situations.

**L.L** — Ils nous ont dit que c'était « *réaliste* ». Et ce qui m'a frappée, c'est qu'ils comprenaient très bien le fil rouge du texte : *tout chagrin devient surmontable si on en fait un récit*. C'est exactement ça : comment parler, mettre des mots, permet de dépasser un trauma. Ils sont dans cet âge des « *premières fois* », des possibles. Ils comprennent très bien l'idée que raconter aide à vivre.

Ce qui est beau, c'est que des adolescents peuvent sauver une adulte. Souvent, on demande tout aux enseignants : psychologues, infirmiers, parents de substitution... Mais les enseignants peuvent être touchés, épuisés, blessés. Et parfois, ce sont les élèves qui leur redonnent de la force. Cette idée m'émeut beaucoup.

PHILIPPE BARONNET

### Comment avez-vous imaginé la mise en scène et l'espace du spectacle ?

**P.B** — La pièce oscille entre narration et petites situations. *Il était une fois*, et tout à coup une scène entre deux ados dans un couloir, un jeu de séduction, une jalousie. Il fallait une dynamique très ludique, très rythmée. Il y avait aussi la particularité que le spectacle devait pouvoir être joué à la fois en milieu scolaire et dans un théâtre donc pouvoir l'adapter à deux espaces différents. En salle de classe, c'est hyper frontal : les comédiennes sont entourées par les élèves, en U. Sur plateau, il fallait produire des images, trouver un espace mental pour Joséphine, cette prof qui voit son passé resurgir.

**E. GM** — Pour moi déjà, la vraie complexité, c'était d'imaginer La Réunion sans jamais y avoir mis les pieds. Je voulais éviter les clichés réunionnais, la carte postale autant dans le sens de cliché que dans le sens du format. Je suis partie d'une description du texte : Joséphine compare son état mental à une coulée de lave recouverte de lichens, où la vie revient après la catastrophe. La photo du fond de scène vient d'un tunnel de lave à Citrons Galet : une trouée lumineuse, un appel vers le vivant. Les lianes, les trois « îlots », ce sont des fragments de salle de classe mêlés au paysage.



Manon Allouch, au premier plan. © Olivier Ceccaldi



Léone Louis. © Olivier Ceccaldi

### Passer de la salle de classe au théâtre ça impacte la manière de jouer?

**M.A** — Pour nous, actrices, ça change tout. En salle de classe, on est dans l'« *ici et maintenant* » permanent : un élève réagit, on le voit, on le capte. Sur le plateau, on est plus loin, un peu protégées, ce qui permet aussi des envolées, des rêveries. C'est une sensation complètement différente. Sur une autre pièce, Braises, déjà un texte de Catherine Verlaguet, je devais jouer une jeune fille qui tombe enceinte et il y a beaucoup d'émotion. Donc tu dois te créer une bulle pour jouer et je trouve que devant une classe, elle est plus facilement percée.

**L.L** — Moi, je viens du conte, j'ai l'habitude de la proximité. La salle de classe me semblait plus facile au début : on sent les réactions, on est porté. Sur scène, je dois apprivoiser la distance, trouver comment jouer l'intime loin des spectateurs. C'est un vrai défi.



Répétitions au théâtre Luc Donat, scénographie d'Estelle Gautier Mariani. © Olivier Ceccaldi

### Comment incarner autant de personnages à deux ?

**P.B** — Catherine n'a posé aucune limite : adolescents, garçons, filles, adultes, profs... La règle, c'est : pas de caricature. On joue une fonction, une énergie. Une ado angoissée parce qu'elle doit « *absolument* » faire l'amour avant de rencontrer son mec, une autre très politisée, un garçon timide, un jeune en quête d'identité sexuelle... Chaque personnage porte une problématique contemporaine.

**M.A** — On ne pose pas un « *costume* » pour dire : « *Maintenant je suis telle personne.* » Ce sont des sacs, des attitudes, une manière de tenir un téléphone, une façon de respirer. Les spectateurs voient qu'on est toujours nous, mais l'imagination fait son travail. Et ça fonctionne incroyablement bien auprès des adolescents.

### Qu'est-ce que le théâtre peut apporter aux jeunes sur des sujets aussi intimes que le consentement, le désir, le trauma ?

**L.L** — L'empathie. Catherine le dit : *l'émotion fait bouger les choses, pas les idées.* En classe, on peut parler du consentement de manière théorique. Mais ce n'est pas pareil que de le vivre sur scène, avec des personnages qui te ressemblent. Le théâtre traverse la chair. Ça casse le mur transparent entre la théorie et la vie réelle.

**E. GM** — Ce qui compte aussi, c'est l'expérience collective. Être ensemble dans la même pièce, traverser la même émotion. Ce n'est pas seulement comprendre, c'est *ressentir*. Il y a une dimension de partage d'expériences, même si c'est une fiction. Le spectacle dit : « *Vous n'êtes pas seuls* ». Ça ouvre des possibles, ça donne le droit de dire les choses.

Les adolescents ont besoin qu'on les regarde, qu'on les écoute. On dit souvent qu'ils sont compliqués... mais non. Ils ont juste besoin d'un espace où leur parole compte.

MANON ALLOUCH

**M.A** — Moi j'ai découvert le théâtre à l'adolescence et ça m'a fondamentalement bouleversée et aidée. Donc je voulais que les jeunes puissent ressentir la même chose. Je crois qu'on a réussi quand ça parle aux jeunes, pas forcément d'eux, mais que le jeu amène des questionnements, que je les sens en mouvement, en réflexion.

**Newsletters**

**P.B** — Quand je m'adresse aux adolescents, la seule contrainte que j'ai, c'est de pouvoir aborder tous les sujets. [Faire un don](#) pas les laisser dans le noir à la fin du spectacle et ça c'est une réflexion qui pour moi a changé avec ma pratique.

Aujourd'hui, j'ai l'impression que le monde est quand même un peu angoissant ou déprimant que lorsqu'ils viennent au théâtre, j'ai à cœur de pas les laisser complètement dans le noir. Il y a une très belle phrase d'un auteur français qui dit « *Je ne veux pas insulter leur avenir.* » C'est exactement ça.

**Comment parler de sexualité****Est-ce que cette pièce crée un pont entre adolescents et adultes ?**

**L.L** — Oui. Les parents peuvent parfois être perdus : comment parler de sexualité, d'amour, de désir ? Le théâtre donne une distance juste. On parle des personnages, et en fait on parle de soi. Une famille peut sortir et dire : « *Et toi, tu aurais fait quoi ?* »

Et puis la pièce montre que les adultes ne sont pas au-dessus : les élèves aident Joséphine autant qu'elle les aide. C'est un vrai échange.

**M.A** — Les adolescents ont besoin qu'on les regarde, qu'on les écoute. On dit souvent qu'ils sont compliqués... mais non. Ils ont juste besoin d'un espace où leur parole compte.

**P.B** — Et c'est aussi un hommage aux enseignants. Ils vivent des choses difficiles, avec peu de moyens et pourtant, nombreux sont ceux qui donnent tout pour leurs élèves. Joséphine est une prof qui aime ses élèves, mais qui est épuisée aussi. Ce qui est beau, c'est que des adolescents peuvent sauver une adulte. Souvent, on demande tout aux enseignants : psychologues, infirmiers, parents de substitution... Mais les enseignants peuvent être touchés, épuisés, blessés. Et parfois, ce sont les élèves qui leur redonnent de la force. Cette idée m'émeut beaucoup.

**Pour finir : au fond, de quoi parle cette pièce ?**

**M.A** — Pour moi, c'est l'histoire d'une femme qui se remet d'un traumatisme, et qui découvre qu'elle peut continuer à vivre, joyeusement, librement.

**L.L** — C'est l'histoire de la parole : comment parler libre. Comment choisir pour soi, ne plus subir. Comment apprendre à dire non.

**P.B** — C'est une pièce sur la jeunesse d'aujourd'hui, mais aussi sur la jeunesse qu'on a été. Sur ce que les adolescents peuvent réveiller en nous.

**E. GM** — Et sur le vivant qui revient après la catastrophe.

Entretiens menés par Olivier Ceccaldi

Photos : Olivier Ceccaldi

📅 Nov 20, 2025 📁 Culture

195 vues

**A propos de l'auteur****Olivier Ceccaldi**

Reporter citoyen, Olivier a tout d'abord privilégié la photographie comme support pour informer notamment sur les réalités des personnes exilées face à la politique migratoire de l'Union européenne. Installé sur l'île de La Réunion depuis 2024, il travaille principalement sur les questions de société.

🗨️ **Ajouter un commentaire**